

Elles n'avaient qu'une idée en tête, ces femmes, un seul souci, une seule préoccupation. C'était même une obsession : embaumer le corps de Jésus mort, oindre ce cadavre de crucifié avec des parfums et des aromates pour tenter, s'il était possible, de réparer, d'effacer, de soigner après la mort les meurtrissures, les blessures et les humiliations infligées au corps de leur seigneur supplicié, défiguré, traité comme le pire des malfaiteurs. Elles avaient d'ailleurs bien regardé, l'avant-veille au soir, juste avant le début du sabbat, l'endroit, le tombeau, sorte de petit monument taillé dans le roc où l'on avait déposé le corps de Jésus, afin de pouvoir y revenir, y courir sitôt le sabbat terminé, dès le point du jour, et rendre enfin les honneurs et les soins funéraires dus au maître qu'elles chérissaient et vénéraient.

Mais à cette préoccupation, à cette obsession, s'ajoutait une angoisse : « Qui nous roulera la pierre pour dégager l'entrée du tombeau ? » Leur seul, leur unique désir semblait d'avance condamné à ne pouvoir aboutir, tant ces pierres alors utilisées pour fermer les tombeaux étaient lourdes et massives. Qui nous roulera la pierre ? L'obstacle est là, insurmontable, infranchissable, qui me ferme tout accès et m'empêche d'accomplir cela seul que je voudrais accomplir. Cette pierre, c'est bien la figure, c'est l'image même de l'angoisse, de toutes les angoisses humaines, non pas seulement celle de Marie Madeleine, de Marie, mère de Jacques, et de Salomé, mais les nôtres aussi.

Or voici qu'à peine arrivées au tombeau, les trois femmes s'aperçoivent que l'obstacle n'est plus là. La pierre, « pourtant très grande », nous dit l'évangéliste, a été roulée, déplacée, mise de côté. L'entrée est dégagée, la voie est libre ! L'angoisse de ces femmes n'a donc plus d'objet, plus de raison d'être. Sont-elles pour autant immédiatement soulagées, comme par enchantement ? Non, car rien ne se passe comme elles l'avaient prévu, imaginé ou décidé. Elles cherchaient le corps d'un mort et elles voient, assis à droite du banc de pierre où ce corps aurait dû se trouver, un tout jeune homme vêtu de blanc. L'angoisse, au fond, les rassurait, qui les maintenait dans le monde ancien, le monde de l'habituel, du déjà vu, du bien connu, dans l'attachement au passé et même à la mort. Face à l'inattendu incompréhensible qui s'offre à leurs yeux, ce n'est plus l'angoisse, c'est la peur, l'effroi qui les saisit.

La résurrection du Christ, frères et sœurs, n'est pas un baume pharmaceutique inventé pour calmer nos angoisses ou endormir nos peurs. Car la résurrection, c'est la nouveauté absolue de Dieu, et la nouveauté, toujours, commence par faire peur, parfois très peur. N'est-ce pas cette nouveauté que représente le mystérieux jeune homme assis dans le tombeau ? Il me rappelle étrangement celui que, dans le même Évangile de Marc, nous avons vu s'enfuir tout nu dans la nuit au moment de l'arrestation de Jésus. Et le voici, au lever du soleil, transfiguré, désormais revêtu de blanc, préfigurant en quelque sorte tous ceux qui, baptisés dans le Christ, ensevelis et dépouillés avec lui dans sa mort, auront revêtu le Christ, pour mener une vie nouvelle avec lui, promis à une résurrection semblable à la sienne.

Oui, frères et sœurs, ce jeune homme, c'est nous ! Et c'est bien la radicale, la formidable nouveauté de la vie en Christ qu'il annonce aux femmes encore transies de peur. Elles cherchaient un crucifié : il est désormais ressuscité. Elles voulaient embaumer un mort, un corps inerte voué à la corruption : il s'agit désormais pour elles de suivre un vivant, le Vivant qui les précède, qui n'est pas en arrière, mais en avant d'elles. Elles restaient rivées au passé, à une histoire finie, marquée par l'échec : elles sont invitées désormais à se rendre en Galilée, c'est-à-dire à retourner au lieu non de la fin, mais du commencement, à revenir, si j'ose dire, au début même de l'évangile, pour participer, avec Pierre et tous les disciples des âges futurs à l'annonce de la Bonne Nouvelle du salut, à l'avènement dès à présent du Royaume des cieux.

Jésus, le Crucifié-Ressuscité, nous précède tous en Galilée, lieu des commencements et des renouvellements, il nous y précède toujours, il nous y ramène sans cesse. C'est là qu'il nous attend, pour que nous vivions avec lui, non plus l'angoisse, non plus la peur, mais la joie, la liberté des enfants de Dieu. Amen.

fr. Camille de Belloy, o.p.